

Fondements du politique en Méditerranée

Religion et politique... Couple rival mais inséparable pour dire la place de l'homme dans la cité. L'analyse des récentes évolutions de la question religieuse, ainsi que celle des désordres du champ politique, montre qu'il existe bel et bien une mutation de la chose publique.

PAR BRUNO ÉTIENNE

Nous sommes les héritiers de Moïse et d'Antigone mais aussi de la tribu sémitique patrilinéaire et de la Rome juridique, de l'agora athénienne, du forum, du *suq* et du hammam. Nous sommes plutôt des urbains de la *polis*, *politeia*, *civis*, citoyenneté, civilisation, *al-Hadara*, de Babylone à Cordoue en passant par Jérusalem, Naples et La Goulette (Goletta, Khalq al-Wad). Mais nous sommes des caboteurs et de médiocres navigateurs. Nous aimons le clientélisme, la concussion et la *ghazzia* dont la forme moderne est la prévarication, parce qu'elles permettent de piller l'Etat lointain pour redistribuer les ressources rares. Nous sommes des nomades à l'intérieur de la *Mare Nostrum* depuis au moins le paléolithique, d'est en ouest et du nord au sud puis du sud au nord – mais celui-ci est au sud du monde européen – et retour vers l'Orient depuis le Maghreb, l'Occident. Donc nous avons su regarder la Méditerranée dans les quatre sens. C'est pour cela que nous avons pu absorber tous les envahisseurs : depuis les Goths de l'Est jusqu'aux autres Goths. Nous avons été celto-ligures puis gallo-romains puis à notre tour nous avons été colonialistes parce que la porte d'Orient est ouverte dans les deux sens et nous sommes aujourd'hui encore plus métissés et moirés de peau et de langue, presque une race nouvelle, des judéo-arabo-kabylo-pataouète-occitano-méridionaux ! Nous résistons certes moins bien au tourisme pacifique qu'aux guerres mais nous comptons bien pervertir les gens du Nord grâce à l'huile d'olive : nous leur faisons aimer la pizza, la paella, le couscous et la pomme d'amour ! En revanche nous ne sommes pas obligés de leur expliquer toute la subtilité de la grenade aux six cent treize grains... Il est vrai que, étant presque naturellement républicains, nous avons failli être démocrates pendant un petit siècle : mais la conception de la politique produite par l'Etat-nation hégélien sous sa forme jacobine n'est pas conforme à notre conception du monde et donc du politique.

LE/LA POLITIQUE



Marseille, la cité de la Renaude. © Reportages / Patrick Valassieris

Le retour au/du sacré est un indicateur pertinent de la forclusion du politique. La réalité du politique est du domaine de la croyance partagée ; par conséquent le religieux et le politique sont intimement liés, dyadiquement, puisqu'ils sont concurrentiels pour dire l'ordre du monde et la place de l'homme dans le cosmos et dans la cité : il n'y a pas de différence d'essence entre l'idéologie et la cosmologie : elles sont toutes deux d'essence religieuse.

Le religieux et le politique sont aux carrefours des enjeux et des combats pour le monopole du discours scientifique, transcendant ou/et légitime sur le monde. Le passage d'un cosmos mathématiquement com-préhensible et celui de l'unité ontologique de l'être à un univers ouvert, pluriel et zappeur, dilue le politique dans le religieux et le religieux dans le politique : il n'y a plus de *limes* tranché puisque le réel est virtuel.

La politique s'enracine au cœur de l'univers anthropologique dans la dialectique du conflit et de l'ordre, constitutive des sociétés humaines. Le croisement du champ politique et du champ religieux tient au fait que le religieux et le politique sont les enjeux d'intérêts et de conflits pour le monopole du discours légitime sur le monde. En Méditerranée, ce croisement est particulièrement prégnant voire pathologique : dans une articulation dialectique, on peut dessiner une courbe diachronique/synchronique de la domination de l'un par l'autre depuis au moins trois mille ans ! Il y a tantôt un prologue religieux et un épilogue politique et tantôt l'inverse.

Mais, dans ce système ou cette culture, pour que l'homme existe, pour qu'il soit là, il est nécessaire que "Dieu" (quelle que soit sa nomination) soit déjà là au moins comme pré-existence sinon Essence.

Il y eut d'abord le judaïsme antique qui se sépara du rameau égyptien puis le rameau grec suivi du christianisme. Le judaïsme se dispersa et s'enrichit de Babylone à l'Andalousie tandis qu'émergeait la dernière version, l'islamisme.

Le christianisme a été un des soutiens de l'Etat-nation : la nation étant le corollaire institutionnel de la réalité intouchable et spirituelle du divin. A la suite du christianisme, la laïcité a consacré une sorte de sacralité étatico-nationale. La mystique républicaine se substitua à celle du divin. Il faut cependant être prudent, ainsi que le remarque Jean Baubérot, car l'idéologie de la laïcisation peut revêtir une multitude de réalités institutionnelles. Dans les faits, le processus de sécularisation, bien qu'amorcé en Europe depuis le début du siècle, est multiforme, et laisse la mise en place de formes inachevées de laïcisation en fonction de substrats européens historico-culturels dissemblables : ethno-religion, religion civile, pluralisme, laïcité.

Mais aujourd'hui, après l'effondrement de l'Empire colonial, la présence des musulmans, des juifs *sapharadim* demandant des droits différents, oblige la République moniste à repenser le lien social. Qui plus est d'autres minorités venues de cosmologies asiatiques perturbent encore plus le jeu des solidarités infra-étatiques.

Le bouddhisme apparaît non pas comme une simple mode post-moderne, mais à la fois comme un émetteur et un récepteur de valeurs contradictoires avec le monothéisme au sens large, c'est-à-dire avec le monothéisme des valeurs qui justifie politiquement l'Etat-nation comme réalité sacrée,

séparée, abstraite, seule source de la loi, garantie unique des libertés. L'éclatement de l'Etat-nation a donc bien une signification religieuse qui est à mettre en parallèle avec l'éclatement de la religiosité monothéiste ; non pas dissolution du monothéisme, mais éclatement, relativisation de sa Vérité, et par là même relativisation de la Vérité en général, que ce soit celle de l'Etat, de la majorité des votants, des croyants, ou celle de la communauté scientifique. L'Etat se refond, se relativise, se met en relation avec d'autres réalités, se décentralise, s'internationalise, s'individualise, tout comme le christianisme se décentralise, réhabilite le corps, l'aspect "anarchiste" de l'Evangile, tout en accentuant l'aspect spirituel au détriment du temporel avec le renouveau des vocations monacales. Il n'est donc pas étonnant de constater les relations de plus en plus fréquentes entre chrétiens et bouddhistes sur les bases de cette redéfinition des priorités religieuses de l'Eglise. L'enjeu politique du développement d'une nouvelle spiritualité, même "bricolée" au sens de Lévi-Strauss, en Occident est donc de taille : il s'agit d'une redéfinition du politique dans ses perspectives républicaines et nationales à l'aune de "l'individuo-mondialisme". Le bouddhisme occidentalisé réfléchit religieusement la déconstruction du politique étatico-national. Miroir plus ou moins fidèle, déformant, amplificateur ou peut-être amenuisant d'un

L'éclatement de l'Etat-nation a une signification religieuse qui est à mettre en parallèle avec l'éclatement de la religiosité monothéiste ; non pas dissolution du monothéisme, mais éclatement, relativisation de sa Vérité, et par là même relativisation de la Vérité en général.

mouvement de contestation occidental contre les classes dirigeantes nationales et leurs stratégies administratives et comptables, contre les frontières étatiques et les grandes répartitions géopolitiques.

DÉRÉGULATION INSTITUTIONNELLE DU CROIRE

La société occidentale produit un phénomène que quelques observateurs conceptualisèrent sous l'expression "désintéressement de la chose publique" qui semble pouvoir se corrélérer avec une "désaffection" de la pratique religieuse, du moins dans sa version piétiste et moralisatrice traditionnelle. Ces deux phénomènes peuvent par hypothèse s'entendre sous la catégorie "individualisme" : cette excroissance des représentations de l'individu qui est devenue comme un élément nodal de la sociologie de nos sociétés complexes. L'individualisme est d'ailleurs ce qui distingue selon Louis Dumont, poursuivant les réflexions de Marcel Mauss, l'idéologie moderne d'une idéologie traditionnelle, quelle qu'elle soit : l'être social se métamorphose en être moral. Cependant que Serge Moscovici semble s'inquiéter de la quasi-disparition de la société sous la poussée des valeurs capitalistiques et individualistes, complétant et commentant à cet égard les recherches de Simmel. Qu'il soit analysé comme une sorte de narcissisme éclaté à la manière de Lipovetsky, ou comme un nouvel ordre intérieur selon l'expression choisie par un groupe de chercheurs de l'université de Vincennes, l'individualisme renvoie toujours à deux lignes de forces idéologiques à la fois concurrentes, contra-

dictoires et parfois complémentaires : d'une part la montée d'une idéologie anti-égalitaire, qui en appelle à une restauration de l'expertise et de la richesse individuelle comme fondement d'une hiérarchisation par le "mérite". Cette première restructuration idéologique occupe les positions laissées vacantes par le reflux des idéologies dites progressistes. D'autre part, l'enracinement d'une idéologie du développement personnel, de la prise de conscience individuelle, de la réalisation de soi-même, bref de ce que les chercheurs de Vincennes appellent une "idéologie de l'intimité". Le cynisme économique et la libération de l'être sont des logiques qui déclament toutes deux le développement, la réalisation individuelle, mais sous des modalités matérielles ou spirituelles distinctes. Les choses se compliquent en tenant compte du fait que la dynamique spiritualiste puise une bonne part de son énergie dans la décomposition spirituelle qui résulte de la dynamique matérialiste dominante. Or les seules institutions susceptibles d'offrir un cadre cohérent à cette ligne de force secondaire irréductible à la pression matérialiste dominante sont les organisations religieuses ou quasi-religieuses. Celles-ci émergent en fonction de cette demande, s'adaptent à elle, ou alors s'effritent ou même disparaissent en raison de leur incapacité à constituer un individualisme de compensation. Ainsi ce que d'aucuns nomment le renouveau religieux se traduit par la mise en place de structures et de stratégies religieuses qui privilégient l'individu, ses sentiments, ce que Danièle Hervieux-Léger et Françoise Champion qualifient d'"expérience émotionnelle".

Remarquons que cette ligne de force idéologique ne se limite pas à des mouvements religieux "exotiques", mais qu'elle traverse en profondeur les trois monothéismes, particulièrement le catholicisme et le judaïsme. Ce type d'expérience émotionnelle se pose donc bien en négatif du langage cynique de l'efficacité économique. Il y a protestation sociale certes, mais non assumée, non conduite à son terme actif qui consisterait à tenter de changer les choses par une action syndicale par exemple. Ces groupes émotionnels fonctionnent comme des instances de retour à l'ordre, des réseaux idéologiques d'évacuations passionnelles. Ce que Georges Mendel appelle la "réduction du politique au psychique". Cette réduction opère lorsque le refus de l'idéologie et des institutions dominantes ne peut se résoudre dans une action efficace, c'est-à-dire lorsque les conflits de classes ne peuvent s'actualiser publiquement parce qu'ils sont ou étouffés de force ou occultés d'office. Les conflits sociaux régressent et finissent par se résorber en activité psychique d'où découle une attitude intimiste, ou à la limite passivement provocatrice du type : "Bof!", "La politique, on s'en fout", "L'Etat, on s'en fout", "Les syndicats ne servent à rien". L'individualisme émotionnel est donc une stratégie de rechange psychique face à l'incapacité d'assumer une action politiquement efficace dans le contexte de l'individualisme matérialiste dominant. Cette catharsis religieuse consisterait à dissoudre la dynamique protestataire, à la déconcentrer émotionnellement, particulièrement dans les mouvements du type New Age, que Françoise Champion nomme vague mystico-ésotérique, qui privilégient absolument le règne de l'expression émotionnelle au détriment du contrôle rationnel. Retenons au moins que l'idéologie qui se configure alors pour manifester une protestation sociale ne la déconcentre pas pour autant aux fins de la dissoudre émotionnellement,

mais concentre les forces individuelles au lieu de les disperser. La notion de “paix intérieure” n’est plus alors perçue comme une fin en soi, mais comme plate-forme pour une action sociale plus cohérente.

L’analyse des formes variées et reliées que prend l’individualisme contemporain s’est affinée : d’une part une ligne de force matérialiste dominante et

Les conflits sociaux régressent et finissent par se résorber en activité psychique d’où découle une attitude intimiste, ou à la limite passivement provocatrice du type : “Bof!”, “La politique, on s’en fout”, “L’Etat, on s’en fout”.

active, d’autre part une ligne de force secondaire et protestataire qui peut ou se désamorcer par un procès de déconcentration émotionnelle, il y a alors réduction du politique actif au psychique passif, ou se concentrer en stratégie de “liberté en action”. Cette dernière dynamique se distingue donc à la fois de la passivité émotionnelle *new age* et de l’action violente révolutionnaire. Elle se pose en voie médiane entre le rationnel et l’émotionnel pour un régime d’action continu et progressif, et non pas pour une intervention spontanée et révolutionnaire. Mais l’individualisme n’est-il pas *a priori* réfractaire à une problématique politique ?

Les désordres politiques et sociaux seront eux-mêmes traduits en problèmes médicaux : se guérir soi-même par la méditation pour pouvoir guérir le monde, pour promouvoir la paix globale. La réduction psychique du politique s’opère plus facilement sous l’étiquetage thérapeutique. Les clients de cette psychologisation sont entre autres des éléments brutalement désocialisés, qui ont donc intérêt à la guérison de leur traumatisme. Pour R. Barbier, la condition de possibilité d’une réduction psychique est l’existence d’un conflit social non assumé qui sera ainsi désamorcé. Ceux qui la demandent, tacitement ou explicitement, sont donc toujours des éléments blessés, traumatisés, ou aliénés par la pression sociale dominante, et qui répondent d’autant mieux à l’offre de guérison des sociétés religieuses qui présentent leurs méthodes de salvation en termes de médication soulageante ou de guérison béatifiante. Le bouddhisme se situe aux avant-postes de cette stratégie thérapeutique puisque sa structure doxémique n’est pas fondée sur une divinité supérieure comme dans le monothéisme ou sur une source d’énergie suprême comme dans le New Age, mais sur une image tutélaire du Bouddha médecin déclamateur du diagnostic le plus “fondamental” et prescripteur du “meilleur” remède possible. Néanmoins, le processus de guérison n’est pas conçu comme repli sur soi, comme retour à une amitié exclusive avec soi-même, mais comme un rapport adéquat entre l’environnement intérieur et extérieur ; et donc nullement comme retrait du monde, mais au contraire comme insertion harmonieuse dans le monde physique, psychique et social. Il n’en reste pas moins que la tonalité thérapeutique s’accorde en général, ou même constitue, dans le cas du bouddhisme, le fond sonore irréductible à la mélodie individualiste secondaire et protestataire.

DÉSINTÉRÊT ?

Dès lors, le succès du bouddhisme en Occident est par hypothèse compréhensible sur le terrain du concept de “désintéressement” pour la chose publique. Comprendre les significations de ce “succès” permet d’éclaircir ce problème, et peut aussi le replacer dans une autre perspective : non pas désintéressement “essentiel” pour la chose publique, mais redéfinition de la chose publique. Cette question se corrèle avec le “désintéressement” pour la chose religieuse sous la pression de la société moderne. Il s’agit en fait de redéfinition du religieux, de son champ, de son rapport au politique, à la morale, à l’individu. Car il n’y a ni désintéressement, ni retour du religieux, mais refonte, non pas destruction pure et simple, mais déconstruction : destruction constructive. Ce qui n’empêcherait pas, mais, au contraire, permettrait la constitution d’instances critiques du religieux traditionnel occidental, dans sa version moralisatrice, comme du politique occidental, dans sa version étatico-nationale.

Des thèmes comme la méditation, le retour au corps, la remise en question des abstractions, sont devenus des thèmes centraux du retour au religieux dans son ensemble, dans le christianisme, mais aussi dans l’islam aussi étrange et paradoxal que cela puisse paraître. Le bouddhisme en Occident est un lieu stratégique de la compréhension des bouleversements structurels de la société contemporaine. Et ne préjugeons pas en outre de la capacité des groupes bouddhistes à reformuler des éléments de protestations, à les réorienter par rapport à de nouvelles stratégies, et même à agréger de nouveaux concepts objectifs.

Cornelius Castoriadis distingue institution seconde et institution première. Cette dernière est le “pouvoir fondamental” dans une société, le pouvoir premier dont tous les autres dépendent, un “infrapouvoir” ; c’est le pouvoir instituant. Et, si l’on cesse d’être fasciné par les “constitutions”, celui-ci n’est ni localisable, ni formalisable, car il relève de l’imaginaire instituant. La langue, la “famille”, les mœurs, les “idées”, une foule innombrable d’autres choses et leur évolution, échappent pour l’essentiel à la législation. La parole légitime est en amont de la violence.

Nous avons montré avec Raphaël Liogier que l’idéologie bouddhiste occidentale, diffuse, critique, non séparée de la collectivité, est le cas typique d’une institution première concurrentielle. Instance de l’imaginaire instituant social, elle travaille en profondeur la société instituée : “Sous l’imaginaire social établi, coule toujours l’imaginaire radical.” Celui-ci se nourrit en

La langue, la “famille”, les mœurs, les “idées”, une foule innombrable d’autres choses et leur évolution, échappent pour l’essentiel à la législation. La parole légitime est en amont de la violence.

permanence des facteurs qui perpétuent la société instituée, par exemple l’Etat, ou, au contraire, menace sa stabilité et son auto-perpétuation. La catholicité et “son magma de significations” est par exemple, selon Castoriadis, une des sources infrapolitiques principales qui permet la perpétuation de la société française instituée. L’irruption d’une bouddhité française pose dès lors un problème infrapolitique au premier chef, qui se traduit secondairement comme facteur menaçant la légitimité de l’individualisme, ou en tout cas le privilège relatif accordé à l’individu, pose un problème éminem-

ment politique, et peut-être même le problème politique le plus délicat à surmonter, puisque c'est son existence actuelle dans ses manifestations institutionnelles qui est remise en cause. Ce sont les mécanismes de la participation démocratique qui sont en crise et ne permettent plus dans leur cadre de traduire les aspirations politiques des individus.

DÉPOLITISATION ?

Ce que les instances officielles nomment en général la "dépolitisation" n'est pas essentiellement une dépolitisation, c'est-à-dire un désintérêt radical pour un *telos* social et les moyens permettant de l'atteindre, mais une remise en cause des formes institutionnelles actuelles qui prétendent diriger l'action humaine dans ce sens. En un mot, il s'agit plutôt d'une remise en question de l'Etat-nation, et des attributs dérivés de sa structure idéelle telle que la loi générale, impersonnelle et abstraite. Jules Chancel rappelle d'ailleurs très justement que Jean Baudrillard ne voyait pas dans ces vagues de "désintéressement politique" un éloignement, une distance boudeuse pour la chose politique, mais plutôt une entreprise de dépassement, un "défi direct au politique" : "Les masses dépolitisées ne seraient pas en deçà, mais au-delà du politique. [...] Les masses exécuteraient dans leur pratique "naïve" la sentence d'annulation du politique ; elles seraient spontanément transpolitiques, comme elles sont translinguistiques dans leur langage." Il ne s'agit donc pas d'une annulation du politique en lui-même, mais plutôt d'une tentative de dépassement du politique actuel. L'étude rigoureuse de ces "vagues de désintéressement" ne peut s'arrêter à leur pratique naïve, mais doit plutôt chercher à décoder, au-delà de l'aspect négatif de l'annulation pure et simple du régime actuel, quels sont les éléments constitutifs d'une aspiration politique positive. L'étude du bouddhisme, en tant que discours cohérent représentatif de ces "vagues de désintéressement" le plus solide, autrement dit le plus stable dans l'espace et dans le temps occidental, induit d'office une redéfinition du politique compatible avec ces deux aspects, l'un négatif et l'autre positif.

Le politique n'est donc pas uniquement le politique en tant que ce qui a trait à l'Etat, ou la politique en tant que ce qui a trait aux luttes pour obtenir ou garder le contrôle sur ce dernier. C'est l'ensemble des rapports d'influence inter-individuelle, micro-politique dirait Michel Foucault, qui se solidifient en couches institutionnelles de plus en plus larges, jusqu'à l'Etat lui-même, et plus récemment dans des organisations continentales, intercontinentales et internationales. Mais l'Etat n'est ni le commencement ni la fin du politique. Les rapports de pouvoir dans la vie du couple sont politiques, l'intimité est politique comme l'a si bien montré Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*. L'Etat n'est pas non plus la fin du politique, mais seulement une forme historiquement déterminée de cristallisation politique, l'Etat-nation, au même titre que la cité grecque, que l'Empire romain, ou que le système clanique. L'Etat est d'ailleurs aujourd'hui tiraillé dans le sens centrifuge par des instances internationales, à l'échelle continentale et même intercontinentale, qui font pression sur lui, et se substituent à lui en certaines matières. Nous sommes donc en droit d'émettre l'hypothèse que le politique est en passe de se cristalliser en une nouvelle forme historiquement déterminée, puisque individualisme et internationalisme sont les

maîtres mots d'un nouveau déploiement idéologique à base de responsabilité humaine et individuelle pour l'avenir de la terre et du vivant dans son ensemble. C'est dans ce contexte que se développent de nouvelles utopies au sens de Mannheim : attitudes de groupes qui imaginent l'impossible dans la perspective de réalisations possibles. Ainsi l'utopie d'"écosociété" de Joël de Rosnay, succédant à l'économie de survie des sociétés primitives et à l'éco-

L'Etat n'est ni le commencement ni la fin du politique. Les rapports de pouvoir dans la vie du couple sont politiques, l'intimité est politique. L'Etat n'est pas non plus la fin du politique, mais seulement une forme historiquement déterminée de cristallisation politique, l'Etat-nation, au même titre que la cité grecque, que l'Empire romain, ou que le système clanique.

nomie de croissance des sociétés industrielles. L'écosociété serait fondée sur l'équilibre, sur une nouvelle façon d'envisager le rapport à l'urbanité, à l'environnement naturel. Dans la société industrielle il fallait accroître les richesses pour les rendre disponibles aux masses, dans l'économie d'équilibre il faut trouver un équilibre d'ensemble pour empêcher la destruction des potentiels planétaires ; ceci présuppose un nouveau rapport à la politique : une individualisation de la responsabilité qui renvoie à une mondialisation des conséquences. Chacun doit se sentir responsable, et le monde entier doit avoir une action coordonnée, une approche globale.



Rassemblement de bouddhistes à Barcelone, 14 décembre 1994 © Corbis-Sygma / Christian Maury.

MARSEILLE, UN ANTI-MODÈLE JACOBIN

La porte de l'Orient : elle fonctionne dans les deux sens !

Aller-retour sur une expérience topique de réponse à la forclusion du politique.

Marseille-Espérance¹ constitue une expérience unique née dans un contexte particulier, celui de l'histoire deux fois millénaire de Marseille porte de l'Orient. Cette ville a en effet une longue expérience du "vivre ensemble" entre communautés différentes, même si le terme ne doit pas être pris ici au sens durkheimien : cette longue histoire remonte aux mythes fondateurs de Massalia, la cité phocéenne, vers 600 avant notre ère. La légende raconte que le roi Nann, dont la tribu campait sur les bords du fleuve Huveaune, cherchait à marier sa fille Gyptis et que celle-ci – première exogame – choisit le Grec Protis qui venait de débarquer dans le Lacydon. Marseille se pense donc comme un peuple pluriel dès ses origines et elle vient de le prouver en fêtant cet âge mythique dans le débordement pluraliste le plus chatoyant, mais sans incident.

Aujourd'hui elle est certes "catholique", encore que très laïque et parfois rouge-rose, mais elle compte 80 000 juifs, 100 000 à 150 000 musulmans selon les sources différentes et 65 000 Arméniens, sans oublier 20 000 bouddhistes, quelques centaines de Russes orthodoxes et plusieurs milliers de Grecs. Les protestants y sont aussi nombreux que discrets depuis fort longtemps et ils aiment à rappeler qu'ils fournirent un contingent non négligeable aux galères, au même titre que les Maures et les Turcos. Ceux-ci finissant d'ailleurs parfois leur vie comme domestique dans les grandes familles d'armateurs...

Paradoxe pictural : les grands tableaux, ceux d'Horace Vernet, entre mille, représentant le port de Marseille, montrent clairement que le nombre des turbans y est aussi important que celui des calots et des tricornes... C'est que le Vieux-Port est un lieu de passage de tous les commerçants et de tous les coloniaux. A la fois point de départ et point d'arrivée, à travers la porte ouverte de l'Orient, la ville ressasse sans fin la chronique unique de la blessure des échanges entre la France, l'Algérie, l'Afrique noire, entre l'Andalousie et la Palestine, entre la Phénicie, Carthage et la Berbérie, l'Ifrikya, Babylone, Rome, Athènes et Jérusalem, Smyrne, Salonique et Beyrouth. Bien que *latissima*, ville grecque fière de ses ruines romaines, elle est un lieu multiple de mémoires, reconfiguration socialement construite et orientée du présent en constante récupération du passé au pluriel, des lieux multiples de la mémoire, des origines les plus diverses... Ce qui permet des interprétations diversifiées de l'itinéraire de chacun, de la même façon que le Marseille de Pagnol n'est pas la Provence du même Pagnol, qui n'est pas, loin s'en faut, l'arrière-pays de Giono ou celui de Bosco... Les cultures passent au milieu des individus, d'autant plus que les migrations nombreuses ont produit une mixité, un métissage et que chacun a un ancêtre ou un conjoint venu du Piémont, du Maghreb ou d'ailleurs, dont les mémoires croisées constituent la trame associée à l'absorption localiste. C'est bien pour cela que nos filles et nos femmes sont si belles avec cette couleur

de peau moirée qui a nécessité des milliers d'années de mélanges. La mémoire multiple permet de choisir un chemin à travers la foule infinie des hasards et des scénarios possibles. Les anciens docks de Marseille transformés en lieu de cultures, avec la Fiesta des Suds qui métisse les genres, mettent en scène la fantastique diversité de la cité phocéenne qui affiche haut et fort son dégoût du racisme et de l'intolérance : au "bistrot-muzical" L'Intermédiaire, défilent les polyphonies occitano-judéo-andalou-corso-grecques des Amanda'mer et de Nux vomica, mais aussi les Fabulous Trobadors, I Muvrini, Pedro Aledo, Cinqui So, Xenofil, Hakim Hamadouche... Tout ce que nous appelons le raggamuffin en argot et patois.

A chaque bavure, ou rare crime raciste (car mis à part les crimes maffiosistes on tue peu dans cette ville!), Marseille réagit contre ceux qui veulent la récupérer...

Le maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin, prétend que l'OM (Olympique de Marseille) a plus fait pour l'intégration que les diverses politiques publiques; c'est ce que soutient aussi Christian Bromberger, sociologue du football et spécialiste de l'Iran! Alors Marseille crie : "Zidane, président!" et l'immense portrait de "Zizou" qui orne la corniche a fait l'objet d'un plébiscite.

Marseille est certes la capitale du foot et du raï mais aussi du théâtre, de la danse et de l'opéra, paradoxe que même des esprits aussi grands qu'Ernest Renan, Jules Ferry et Flora Tristan n'ont pas compris, ni même perçu : "Plus je vois cette ville de Marseille et plus elle me déplaît. Cette ville n'est pas française. Il y a ici un ramas de toutes les nations. [...] Un Italien, un Grec, un Turc, un Africain et tous ceux de la côte du Levant [...] ont-ils fait chez eux de mauvaises affaires, [...] ils viennent à Marseille. [...] Ces barbares de différents pays apportent dans leurs habitudes mercantiles des manières de faire plus ou moins juives et arabes. [...] Il résulte de tout cela que le commerce ici, en fait de fraude, de ruses, de fourberies, ne le cède en rien aux plus grands forbans mercantiles du globe, [...] ce ramassis de banqueroutiers juifs et arabes et cette masse de filles publiques concubines de ces barbares. [...] Devrais-je perdre le commerce du Levant que je chasserais cette corruption de la France." On ne peut pas reprocher à Le Pen ce qu'écrivait Flora Tristan dans *Le Tour de France* paru en 1844, l'un des livres qui va constituer la mémoire collective de la classe ouvrière en marche vers la révolution!

La France n'a jamais supporté la différence : la gauche généralise et universalise à partir de l'abstraction de la citoyenneté. Aujourd'hui même celle-ci est plurielle! Le modèle jacobin n'a jamais été une véritable référence ici et la politique y est plutôt l'expression, voire l'émanation, de la diversité de ces micro-sociétés-communautés emboîtées dans une série de réseaux, de clans, d'alliés, avec ses passe-droits et son clientélisme dans le cadre d'une tradition typiquement méditerranéenne. Les règles anthropologiques fondamentales y sont non dites mais pratiquées par tout le monde : endogamie-exogamie, logique de l'honneur et appartenance-propriété familiale élargie; "Je suis le fils de quelqu'un de quelque part...", voilà la règle absolue.

A Marseille on vit ensemble mais à côté et l'ordre règne selon des normes locales grâce aux Corses (les Guérini contre les Sabiani, voyous contre fachos), grâce aux pieds-noirs d'abord mal accueillis mais qui tiennent le haut du pavé, grâce

aux instances et radios communautaires : Juifs, Arméniens, Kabyles, Arabes, Grecs, Piémontais, Libanais... Antonin Artaud était le fils d'un émigré grec, Yves Montand celui d'un émigré italien.

Et Marseille n'est pourtant pas Beyrouth !

Parce qu'il y a les Journées d'Averno, l'Orchestre des jeunes de la Méditerranée, la Fiesta des Suds, et pas de problèmes de "voile", pas d'émeutes urbaines, même si la drogue est un problème.

1. Voir Franck Frégosi et Jean-Paul Willaime, *Le Religieux dans la commune : les régulations locales du pluralisme religieux en France*, Labor et Fidès, Genève, 2001. Résultat d'un colloque, tenu à Strasbourg, ville sous régime religieux particulier, et publié à Genève.

LES MÉDIATEURS "PAROCHIAUX"

La clé de tout ce tout désordre apparent est strictement liée à l'anthropologie et à la culture méditerranéennes : la pratique des intermédiaires, médiateurs issus de groupe d'appartenance à statut prescrit qui investissent l'espace public au nom des intérêts spécifiques et désamorcent ainsi les conflits. Ces acteurs sociaux peuvent faire aussi une carrière politique locale sans clivage idéologique, à partir des structures municipales, de la mairie d'arrondissement ou même du FAS (le Fonds d'Action Sociale) ou encore du tissu associatif, sportif en particulier. En fait il n'y a ni quartiers ni ghettos à Marseille : la crise sociale et économique touche toutes les catégories de population et la répartition des "émigrés" n'est pas localisée, d'autant plus que certains sont là depuis un siècle et beaucoup depuis deux générations...

Il n'est donc guère commode d'aborder la sociologie de cette ville par le haut et par la théorie, fut-elle marxienne, weberienne ou durkheimienne : c'est pourquoi nous le faisons à partir de l'anthropologie participative dans laquelle il est question des pratiques minuscules ; à partir d'une anthropologie du proche dans les terres de l'ailleurs et du politiquement incorrect. Il n'est question ici que des bricolages conceptuels et idéologiques, du non-dit et de l'indicible, mais aussi d'imaginaire au sens combinatoire de Gilbert Durand et de Cornelius Castoriadis, d'identité, d'ethnicité, de communautés, de clientélisme, de clanisme, de toutes les solidarités y compris les incorrectes, de l'identité des quartiers et même de celle des paroisses diversifiées (du Prado à la Major en passant par les Accoules, sans oublier Saint-Victor et les Réformés), des villages et non pas des banlieues (Endoume, l'Estaque, Saint-Barnabé, Mazargues, Le Redon...), des cités réhabilitées (même La Paternelle et La Sauvageonne). Par contre il sera bien peu question de partis politiques et de

droit constitutionnel. Absents ! Le droit siège à Aix-en-Provence, comme le Parlement autrefois. Marseille vient de fêter ses vingt-six siècles d'existence et compte un peu plus de 50 000 associations, tandis que ses partis politiques fonctionnent comme des familles-maffias et non pas comme des structures rationnelles... à moins d'être au clair sur ce que les sociétés conçoivent en termes de rationalité. Max Weber s'y était essayé, mais la classe politique lit-elle les sociologues ?

La ville (*civis, polis, urbs*) donne la civilité/*al-Hadara*, la civilisation ; les tribus donnent la barbarie, surtout quand elles menacent d'envahir la ville. Depuis Ibn Khaldun jusqu'à Max Weber nous trouvons la même définition des païens à partir de la ville : des paysans ou des nomades menaçant la civilité, qui de plus parlent mal ; or aujourd'hui, grâce à l'édit de Caracalla version française, c'est-à-dire le regroupement familial de 1973 et les réformes récentes du code de la nationalité, les barbares de l'ex-Empire campent dans nos périphéries comme autrefois le prolétariat dans le capitalisme, mais urbanisés ils chantent en argot-verlan-pataouète-franco-kabylo-arabe dans nos "banlieues" : IAM, Fabulous Trobadors, Massilia Sound System, Regg'Lyss, MC Solar pour ne citer que ceux qui ne chantent pas en anglais... Mais ils écrivent aussi et même en français : plus de trois cents écrivains maghrébins francophones et à Marseille les romans d'Izzo et d'Ascaride, sans oublier le cinéma aussi local qu'universel de Fanny à Jeannette en passant par la vieille dame indigne... On est donc bien passé du Stabat Mater à NTM (Nique ta mère) : le mauvais goût, la dissonance et la faute de grammaire deviennent le lot commun de tous les haut-parleurs parce que le peuple impose sa loi linguistique à ceux, politiciens ou publicistes, qui veulent le conquérir... Parce que le peuple "un", sous la République une et indivisible, est aujourd'hui dépaycé, déraciné, dépareillé.

Dans ce contexte Marseille, qui zappe¹ de la '*Umma* à *al-Andalus* dans l'Alma Mater et la *Mare Nostrum*, oscillant entre Charybde et Scylla, a gardé la nostalgie de la *civitas* romaine mâtinée d'isonomie grecque et manipule assez bien le pluriel. Elle est donc un laboratoire pour la France confrontée au pluralisme né de la décolonisation et de l'Europe en voie d'unification dans la diversité...

1. Les antennes paraboliques permettent à tous les Méditerranéens de suivre les programmes de leurs pays d'origine : la prière à La Mecque en direct comme la corrida des fêtes de Séville.

B.E.